



Revue
jésuites

NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

57 N° 6 1930

Pour comprendre les Chrétiens d'Orient

Ch. BOURGEOIS

p. 466 - 480

<https://www.nrt.be/en/articles/pour-comprendre-les-chretiens-d-orient-3342>

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Pour comprendre les Chrétiens d'Orient ⁽¹⁾

Si l'on examine l'histoire des efforts d'union des Églises depuis le schisme de Michel Cérulaire, on assiste attristé à une longue série d'échecs. Est-ce la difficulté du problème ? Est-ce l'éternelle hypocrisie des Grecs ? On peut assigner bien des causes, suivant les épisodes du passé ; mais on peut dire, par-dessus les causes mineures, que, si le problème est difficile, c'est qu'il a été fort souvent mal posé. Il y a donc un problème de l'union, et c'est lui qu'il faut envisager tout d'abord.

I. *Problème de l'union.*

Ce problème est difficile parce qu'il est original, *sui generis*, ne ressemblant à aucun de ceux que nous sommes accoutumés de résoudre entre peuples. Ce n'est pas une entente politique. D'abord, parce qu'il s'agit d'une question religieuse ; et la religion n'est pas la politique.

On pourrait envisager la possibilité d'une entente à concessions réciproques. Chaque partie contractante lâcherait deux ou trois de ses positions chères, spécialement désagréables à la partie adverse ; on mettrait en avant une série d'avantages résultant de l'entente commune, et l'on conclurait un accord où chacun trouverait en somme des avantages qui rachèteraient largement les pertes.

De cette forme d'union, il ne peut être question. Le dogme est

(1) Le R. P. Ch. Bourgeois, S. I., de Neresnice (Tchécoslovaquie), a bien voulu accepter de faire dans notre Revue la chronique des Églises de rite slave, unies ou séparées. Sa première chronique comprendra deux articles : le premier (juin) sur les principes de l'union des Églises ; le second (juillet) sur l'histoire des Rous-sines gréco-catholiques.

un, et de ce trésor que le Christ a confié à son Église, il ne peut être détaché aucune parcelle, pas la moindre : il fait bloc.

Invoker même des motifs politiques peut être judicieux ; mais cela ne fait pas avancer d'un pas la question. On voulut, au *xvii^e* siècle, se servir de l'union pour faire entrer la Russie dans la grande ligue des pays catholiques organisée contre les Musulmans ; le but était louable, et la délivrance du joug musulman était une nécessité pressante pour l'Église d'alors. Mais, en pratique, la question religieuse fut voilée sous les intrigues politiques et n'aboutit pas.

Aujourd'hui, beaucoup d'excellents esprits, des catholiques d'Occident, des Russes aussi, de leur côté, voudraient invoquer, comme motif convaincant pour réaliser l'union, la nécessité d'eupéaniser la Russie, et ainsi de la rendre plus chrétienne, en la préservant des influences asiatiques. C'est un point de vue secondaire, discutable, mais qui ne rentre en aucune façon dans le problème qu'il s'agit de résoudre.

L'union n'est pas non plus une *mission*. Elle ne rentre dans aucun des cadres qu'on est habitué d'envisager dans le problème missionnaire. Nos frères séparés sont des *chrétiens*, qui croient au Christ et à son Évangile comme nous, qui ont les mêmes sacrements, une hiérarchie constituée, la même foi sauf sur deux ou trois points.

Faire des chrétiens, constituer une Église nouvelle, avec sa hiérarchie, tel se définit le problème missionnaire ; ce n'est pas de cela qu'il s'agit dans l'union des Églises.

Constituer une Église en mission est créer une hiérarchie à l'image de l'Église-mère, lui donner l'idéologie et les usages catholiques, la faire la plus ressemblante possible à nos Églises d'Occident.

En travail unioniste, on se trouve en face d'une Église déjà constituée, qu'il ne faut pas vouloir transformer à notre image ; il ne faut pas lui inculquer ce qui nous est familier, mais uniquement effacer les fautes qui s'opposent à l'esprit purement catholique. Si, en mission, il faut s'adapter d'une certaine manière à l'esprit *asiatique*, etc., il faut ici s'adapter à l'esprit oriental jusque dans ses

moindres expressions religieuses, s'incliner devant le détail de sa pensée enfermée déjà dans des formes définies et chrétiennes, qu'on n'a pas à changer, bien que presque toujours elles soient fort différentes des nôtres.

Pour constituer une hiérarchie stable en mission, il faut viser à ce qu'elle devienne au plus vite *indigène*. Le missionnaire doit se donner à son nouveau pays sans aucun regard en arrière ; les ennemis de ce désintéressement sont souvent les Européens, ses frères par le sang, qui veulent *coloniser*, et empêchent de faire le bien par pur amour des âmes ; ces ennemis sont aussi les *préférences européennes*, inconscientes souvent, que le missionnaire porte en lui, et qu'il doit combattre incessamment, dominer courageusement pour se faire aux autres.

Ici, les ennemis de l'œuvre d'union nous touchent encore de plus près ; ils sont encore plus intérieurs. Ce ne sont plus seulement nos frères par le sang, mais nos frères par *la foi*, qui compromettent, par leurs incompréhensions, l'œuvre d'union. Point n'est besoin de remonter bien loin dans l'histoire de l'union pour rencontrer ceux qui, de bonne foi sans doute, voyaient d'un mauvais œil la constitution ou le maintien d'une hiérarchie autre que la hiérarchie latine, d'une hiérarchie qui, tout en restant *subordonnée au Pontife Suprême*, revendiquait pourtant, de plein droit, une organisation différente. Ces Églises unies ont combattu non seulement contre l'assujettissement à des pouvoirs civils ou contre des susceptibilités nationales, mais ont dû mener la lutte contre certains *membres de la hiérarchie latine*. On a vu souvent des représentants de l'Église latine, ceux-là mêmes qui vivaient sur le territoire des Églises unies, les mettre dans des positions fausses, critiques, à cause d'ingérences inopportunes et même injustifiées. Il fallait ramener ces Orientaux à l'*unité* ; on voulait les amener au *latinisme*.

Toute ingérence ressemblant à une mission serait erreur, imprudence, et donnerait à nos frères séparés les pires arguments contre toute tentative de rapprochement. C'est ce qui arriva trop souvent par le passé.

Ennemis intérieurs à l'âme même de l'apôtre de l'union.

Si, dans le renoncement à ses préférences nationales, le missionnaire doit mettre tout son zèle et ne se laisser arrêter devant aucun motif humain, le renoncement au rite latin, qu'il doit s'imposer, peut paraître à beaucoup pour le moins fâcheux, si l'on songe combien les traditions latines font corps avec l'Église catholique, et semblent comme l'expression normale aussi bien de sa piété que de sa doctrine, la langue latine étant comme le signe auquel les catholiques se reconnaissent par toute la terre. Renoncer au rite latin revient donc à renoncer à une tradition religieuse sacrée, et cela ne peut pas se faire sans mûr examen. Alors qu'en renonçant à ses goûts nationaux on *épure* par le fait même son catholicisme, on le rend dégagé de tout alliage humain, l'adhésion à un rite nouveau fait un *départ dans le catholicisme* même, et en distingue un élément qui semblait lui être presque essentiel.

C'est donc la position spéciale du problème de l'union, aussi éloignée de toute conception politique que d'un travail de mission au sens ordinaire du mot, qui en fait toute l'originalité et... la difficulté.

Refaire l'*unité chrétienne* telle qu'elle était aux premiers siècles, voilà le vrai problème. Mais les parties appelées à recomposer cette unité ne sont plus ce qu'elles étaient au ^xe siècle.

Non seulement les situations se sont exaspérées au cours des siècles et les oppositions, surtout d'un côté, se sont ancrées profondément, mais encore chaque partie a évolué dans un sens différent. L'exercice du pouvoir pontifical, par exemple, s'est accentué beaucoup plus qu'il ne l'était alors, les traditions occidentales de l'Église catholique ont été de plus en plus dominantes, son droit canon, sa philosophie se sont fixés, et d'autre part, l'Église orientale a accentué le principe patriarcal et conciliaire, ses traditions sont devenues de plus en plus distinctes des nôtres, et, sous certains aspects, elle en est encore au ^xe siècle, alors que l'Église catholique est au ^{xx}e.

Refaire l'unité brisée de pièces tellement disparates, vivant

d'une vie tellement différenciée, d'une vie d'adultes où les caractères ont été toujours en s'affirmant davantage, n'est pas affaire d'effort humain : c'est une œuvre divine. On peut tout de même aplanir les chemins en voyant les choses sous leur vrai jour, quelque rudes qu'apparaissent ainsi les contrastes, en envisageant sincèrement, de part et d'autre, les possibilités de rapprochement.

II. *Ce qui fait difficulté aux Orientaux*

Dès les temps lointains de Photios et de Michel Cérulaire, la grande raison qu'on invoquait pour se séparer de l'Église catholique, était qu'elle est latine, et que les traditions latines sont étrangères à l'Église orientale, ou même qu'elles sont entachées d'hérésie. On voulait faire de l'Église catholique, contre son gré et les déclarations de ses pasteurs, une Église *locale*, tributaire des peuples d'Occident, et ne pouvant prétendre à l'universalité.

Et aujourd'hui, on retrouve encore la même objection fondamentale sous la plume d'écrivains russes. Dans un recueil d'articles, intitulé « La Russie et le latinisme », je trouve la déclaration, énoncée dès le début : « Nous n'appellerons pas l'Église d'Occident « catholique », parce que ce mot signifierait qu'elle est universelle, mais latine, parce que le latinisme est sa frappe caractéristique ». Et ailleurs, l'auteur d'un des articles du recueil affirme que l'Église d'Occident est romano-latine non seulement par sa langue, mais par le droit de l'Empire romain qu'elle s'est approprié, et aussi par tout son esprit, par son *idée fondamentale* ; et que ce n'est pas par hasard que l'Église catholique est surtout la religion des peuples latins, car elle est bien l'expression de la culture romaine, du génie créateur romain.

Admettons un instant que l'Église catholique soit latine, comme le prétendent les Orientaux. Dans ce cas, auraient-ils un prétexte valable à se séparer d'elle ?

Les idolâtres qui se convertissent au catholicisme ne s'occupent pas du caractère latin de la religion qui leur est présentée, et ne s'en effrayent pas. La culture latine leur semble assez *large*, assez

identifiée aux traditions chrétiennes ; elle ne soulève, à ce titre, pas d'objections sérieuses de leur part.

Les Orientaux chrétiens ne sont pas au même point. Ils ont des traditions chrétiennes, et ces traditions, au moins dans leur majorité, *ne sont pas latines*. Ces traditions chrétiennes sont non seulement respectables, mais théoriquement *peuvent égaler la valeur des traditions latines*. J'ajouterai qu'elles sont si rattachées à toute l'histoire de ces peuples, à leurs mœurs, à leur culture qu'elles y occupent une place centrale que jamais le latinisme n'a occupée dans la vie et les mœurs des peuples d'Occident. Qu'il me suffise d'attirer l'attention sur ce simple fait, que le *laïcisme*, où est arrivée la culture de presque tous les peuples d'Occident, cette séparation des domaines où la religion tend de plus en plus à devenir une affaire privée, malgré les réclamations de l'Église, ce laïcisme a toujours été impensable dans les sociétés orientales, et serait resté loin de toute réalisation, si les idées d'Occident n'étaient pas venues récemment changer, révolutionner les traditions séculaires dans deux ou trois de ces pays.

Ici, nous avons affaire au *particularisme* oriental, qui pose, il faut le reconnaître, le problème religieux tout autrement qu'en Occident ; non le problème religieux dans son essence, mais par rapport à la culture. Chez les Orientaux toute la culture est centrée sur la religion, sur *ses expressions rituelles, liturgiques* ; une fête qui n'est pas fête religieuse ne compte pas ; on ne compte les dates que suivant les épisodes de la vie liturgique : une telle unité de la vie civile, culturelle, familiale d'une part, et religieuse de l'autre, n'a pas son égale en Occident. Qu'ils conçoivent la religion d'une façon quelque peu étroite, qu'ils aient une forte tendance à former des Églises nationales, autocéphales, à n'aimer, fort souvent, dans leurs rites liturgiques, que ce qui les différencie (1) et les oppose

(1) Je me rappelle encore le dépit de ce paysan uniате, que je rencontrai un jour sur une route de Podlachie, en Pologne, et qui me parlait de la réforme du calendrier *julien* qu'on voulait imposer aux Ruthènes : « Mais alors, si l'on unifie notre calendrier, qu'est-ce qui nous distinguera des Latins ? »

aux peuples voisins, je ne le nie pas ; mais reste que tout cela est l'effet d'une union vraiment extraordinaire entre la vie de tous les jours et la vie de l'Église.

Ces peuples ont donc le droit de revendiquer la jouissance de leurs traditions non latines, puisqu'elles sont tellement liées à leur mentalité et à leur histoire, qu'à aucun titre on ne peut les condamner comme telles,... et ils auraient donc raison de craindre leur accession à l'Église latine, leur soumission à ses cadres, si cette entrée suppose vraiment le remplacement de leurs traditions et de leur culture par la culture latine.

Et voilà où nous en sommes : l'entrée dans l'Église catholique suppose-t-elle nécessairement la soumission aux cadres latins ? Autrement dit, *l'Église catholique est-elle uniquement latine ?*

A cela plusieurs réponses. L'une, simple : l'Église catholique n'a de latin que son rite d'Église, et ce latinisme superficiel n'est qu'une langue de passe, instrument commode qui permet de s'adapter à toutes les cultures.

Cette réponse laisse béantes deux questions principales, les plus profondes, essentielles en la matière : a) Vous vous contentez peut-être, vous Européens de l'ouest, d'une langue d'Église tellement abstraite, tellement universalisée qu'elle ne répond plus à aucune culture en particulier, mais peut les englober toutes ? Mais s'il est des peuples qui veulent justement que leur langue d'église soit l'expression de leur vie spirituelle, soit leur prière intérieure, qu'elle soit en rapport étroit avec leur culture propre, leurs traditions historiques, qu'aurez-vous à leur dire ? Sans doute, vous faites bon marché de ces besoins liturgiques, parce que vous avez organisé votre vie en plusieurs parts, et que vous vivez personnellement votre vie religieuse, sans souci de la voir s'exprimer dans des offices rituels. Mais tous ne sont pas comme vous. Il est des peuples, habitués aux plantureux échos que la vie d'Église offre à toute leur vie, tant individuelle que sociale et politique, et contemplative ajouterai-je sans avoir peur de me tromper, qui trouveront votre langue latine, votre rite latin bien froid,

bien sec, trop épuré, sans support auquel puissent se raccrocher leurs instincts religieux en quête de concret. Vous recherchez avant tout une langue religieuse qui *soit la même partout*, qui aille aux Japonais aussi bien qu'aux Syriens. Mais les chrétiens d'Orient n'en veulent absolument pas. Ils ne veulent pas faire de leur langue liturgique une langue universelle. Dès qu'ils vont à un peuple étranger, ils la traduisent immédiatement (1).

b) Mais d'ailleurs, et pour les *peuples d'Occident eux-mêmes*, le *latinisme* d'Église *n'est pas un pur esperanto*; ils prient dans la langue latine; on ne prie pas en esperanto; le latinisme est trop lié à leur histoire, pour qu'ils puissent le rendre aussi abstrait qu'ils le voudraient peut-être. Et quant aux Chinois, aux Indiens,... le latin sera toujours pour eux la langue de la religion d'*Europe*.

Une autre réponse, entrant plus dans le détail, peut se formuler ainsi :

Théoriquement, la position est très claire : l'Église catholique n'est pas uniquement latine; d'abord sa définition même, reconnue par tous les catholiques, la rend compréhensive de toutes les cultures; elle est *universelle*, non par d'heureux événements historiques, ou par une propagande organisée partout, mais *par essence*.

En pratique, il n'en va pas tout à fait de même.

Et c'est sur ce point, l'on peut le dire, que se présentent les plus grosses difficultés.

Le latinisme, en tant que culture, (et ici, pour éviter tout mal-

(1) C'est ce que firent les SS. FF. Cyrille et Méthode, Grecs de Thessalonique, qui, chargés de l'apostolat auprès des Slaves, se mirent tout d'abord à traduire les saints livres en la langue slavonne, seule langue qui fût abordable à ces peuples, et surtout où pût s'exprimer leur culture, lorsque celle-ci se développerait. C'est ce qu'ont fait les Russes dans leur florissante mission de Tokyo, n'ayant aucun moment l'idée d'imposer aux Japonais l'alphabet slavo, mais traduisant et célébrant l'office en langue japonaise; c'est ainsi que firent les missionnaires sibériens orthodoxes auprès des tribus mongoles de Sibérie. Ils traduisaient l'office en langue mongole. V. PRAVOSLAVNOJE OBOZRIENIE 1868, 2, p. 474.

entendu, nous comprenons en gros, les traditions philosophiques, théologiques, ascétiques, liturgiques, canoniques, artistiques, architecturales, qui toutes dérivent de la culture des peuples du bassin de la Méditerranée telle qu'elle s'imposa de la fin de l'empire romain jusqu'à la Renaissance), est tellement entré dans ses veines, qu'elle ne peut guère, *en fait*, s'en détacher maintenant. Nous insistons : en fait, car il est bien clair qu'*en droit* et de par ses grandes thèses, elle pourrait faire autrement.

L'Église catholique promène ce latinisme, consciemment ou inconsciemment, partout avec elle, et c'est un point où elle reste attachée à une tradition qu'on a quelque raison d'appeler *locale*. Sans doute, au moyen-âge, ce défaut n'apparaissait pas, parce qu'alors le latinisme était la culture de tout le monde civilisé connu. Jusqu'à la Renaissance, la culture byzantine était parfaitement ignorée des Occidentaux, et que dire des autres plus lointaines ?

Mais aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. Le monde civilisé connaît d'autres cultures qui ne laissent plus à la culture latine l'hégémonie.

Pour m'en tenir aux Églises orientales, il suffit d'être un peu familiarisé avec les desiderata de ces Églises soit unies, soit non-unies, pour voir que, lorsque les catholiques ont voulu tenter de les approcher, ce fut bien souvent pour y introduire des usages latins. Les Orientaux avaient les leurs, qui étaient bons ; cela ne fait rien ; on les change, les remplace par d'autres qui n'ont rien à voir avec les mœurs ou l'histoire des Orientaux, mais qu'on estime meilleurs parce que « c'est comme ça qu'on fait chez nous »... On pourra d'ailleurs trouver les preuves de cette assertion dans les pages qui vont suivre le mois prochain.

Que d'ailleurs le latinisme d'Église soit indissolublement lié à une culture déterminée, le fait est indéniable ; la prière liturgique, à moins de tomber dans la tendance protestante, ne peut être séparée de la prière intime ; elle en doit être l'expression, sanctionnée par l'autorité, et la prière intime doit y trouver ses normes.

Mais ce travail culturel reste l'essentiel aujourd'hui. Il se dégage nettement et devient le fond du travail missionnaire tel que l'exposent si pertinemment les *Dossiers de l'Action Missionnaire* (1).

Ce dont il s'agit maintenant, et ce qu'on n'a pas encore fait, c'est d'entamer les blocs culturels hindous, chinois, mongols, bouddhistes....

C'est en quoi le but du problème de l'union des Églises se rapproche de celui des missions, pris dans un sens très général : intégrer dans le catholicisme *la culture orientale, et lui faire une place égale, non diminuée, à l'intérieur de la grande et unique Église du Christ.*

III. — Incompréhensions.

A mesure qu'on fréquente davantage les Orientaux, on devient persuadé que l'œuvre la plus urgente serait la création d'un *double vocabulaire* où les mêmes mots seraient expliqués, sur une première colonne, dans le sens occidental, et sur la seconde, dans le sens oriental, lequel d'ailleurs, admettrait encore quelques subdivisions

On peut dire, sans exagérer, que chaque mot exprimant des idées religieuses ou culturelles recouvre une zone de faits et de pensées notablement différents.

Ainsi du mot *catholique* : en Occident, nous savons ce qu'il signifie ; mais, en Orient, pour un Russe, cela signifie souvent *polonais*, et ne s'applique qu'à une nationalité restreinte ; pour nombre d'Uniates, qui se disent pourtant gréco-catholiques, le mot catholique tout court, signifie uniquement les fidèles de rite latin, qu'ils appellent volontiers les papisi, et ce mot leur représente une autre religion que la leur...

Le mot *rite*, si important en la matière, n'a pas du tout la même signification pour nous et pour un Oriental.

(1) *Dossiers de l'Action Missionnaire*, Xaveriana, Louvain.

Nous avons nos *mystiques*, nos contemplatifs, nos poètes, dont la tendance, foncièrement spirituelle, s'élève au-dessus du monde des machines, mais la *manière dont cette mentalité est possédée* en Orient et en Occident *diffère* étrangement. Chez nous, elle est comme absorbée, un peu mineure, rare, plutôt le fait d'une élite, presque humiliée sous le mouvement colossal des grandes entreprises. En Orient la tendance des mystiques *relève la tête* ; ils sont chez eux ; ils sont le nombre ; elle est plus répandue parmi le menu peuple, elle se fait idéal national, revanche contre l'emprise européenne débordante par sa machinerie, se sent supérieure à l'activité physique qui leur semble plutôt besogne de marchands.

Les mystiques d'Occident, éminents par la qualité, sont le petit nombre, et ne peuvent être considérés comme génies représentatifs de l'Occident.

Eux au contraire, mystiques de l'Orient, amis du prophétisme, se savent largement répandus ; là-bas, ils sont les guides, ils se sentent chez eux dans la pensée publique, dans cet immense besoin de pénétrer le monde spirituel qui excite les foules sur les chemins de Bénarès et de Lhassa ; et le fait seul que ce besoin est respecté, partagé, senti profondément par les masses, donne une tout autre allure au sens du mot mystique, que là où ce besoin est ignoré ou sujet d'ironie.

Nous pourrions faire une constatation inverse pour le « *juridisme* ».

Le Russe, qui se sait peu doué pour l'organisation, n'est pas porté à estimer beaucoup les questions juridiques ; il verra au contraire, chez ceux en qui dominent les préoccupations d'organisation, d'autorité, une attitude d'âme peu enviable, empêchant qu'on ne s'adonne entièrement à des fonctions plus hautes, celles de la sainteté, qui, pour lui, se réduisent toujours à la contemplation. Il appellera donc « *juridisme* » non l'exercice des fonctions de la hiérarchie ecclésiastique, ou l'application des lois, (tout cela existe aussi chez lui), mais ce *départ* que font les catholiques

entre *l'ordre de la sainteté* et *celui de l'autorité*. Comme nous estimons fort l'organisation et ses bienfaits, nous regardons l'ordre de l'autorité comme tenant à part, directement imposé par Dieu, et nous disons que ceux qui détiennent l'autorité peuvent être des pécheurs, mais que cela n'enlève rien à sa valeur, que les péchés n'interfèrent pas avec le pouvoir de commander, n'empêchent pas la lumière d'en-haut d'éclairer l'organisation hiérarchique. C'est une position qui fait scandale pour les Russes, parce que pour eux, l'autorité n'a de sens (1) que comme fondée sur la sainteté; elle n'en a pas par elle-même.

IV. *Uniformité ou particularisme.*

C'est donc à des *mentalités différentes* qu'on doit rapporter le vrai motif des dissensions religieuses. Ce qui oppose le schismatique au catholique doit s'expliquer. S'il s'agissait d'une rupture limitée à un petit nombre d'individus, on pourrait en attribuer la cause à la rébellion, à l'orgueil par exemple, et exiger une soumission pure et simple. Mais il s'agit de deux *groupes humains*, énormes par la quantité, dont la séparation s'est perpétuée pendant des siècles; l'orgueil seul ne peut expliquer un fait aussi compact.

Ces deux groupes, on les a appelés *l'Orient* et *l'Occident*, et cette dénomination, en tant qu'elle recouvre une culture, une psychologie, des mœurs, une longue histoire distincte, nous fait toucher à la vraie cause du schisme religieux. Évidemment nous ne disons pas que tout Oriental doit être fatalement schismatique, tout Occidental catholique, mais les deux termes Orient et Occident représentent des mentalités différentes, qui ont toujours été en s'accusant, et ont donné toute leur acuité aux dissensions religieuses.

(1) C'est une thèse, soutenue par beaucoup de penseurs russes orthodoxes, A. Khomiakov par exemple, et de nos jours le prêtre S. Boulgakov, recteur du séminaire russe à Paris, que l'Église orientale ne reconnaît pas d'autorité extérieure, ni civile ni ecclésiastique.

Une rupture, où, à l'instigation des Photios et Michel Cérulaire, tout un monde s'est trouvé d'accord et continue à se trouver d'accord aujourd'hui, ne peut s'expliquer en raison définitive que par des mouvements profonds de races, dont l'interprétation est infiniment complexe.

Ces controverses entre Latins et Grecs, interminables et sans issue, existèrent et existent entre deux mentalités qui ne se rencontrent pas, qui sont à des stades de pensée différents, ont des préoccupations, en certains points, diamétralement opposées.

Pour les uns, l'Église doit être d'abord *une*, et ils comprennent cette unité dans le sens d'uniformité, de par leurs dispositions natives à organiser, commander, de par leur besoin de centralisation unificatrice.

Pour les autres, l'Église doit être d'abord « *notre* » ; ils disent volontiers : « notre Église » ; chez eux le particularisme est dominant. Quand ce particularisme conduit à créer des Églises nationales, indépendantes les unes des autres, sans lien visible, cette conception vicia la vraie notion de l'Église, qui doit être *une visiblement*. Mais lorsque ce particularisme répond au désir d'être bien chez soi dans l'Église, lorsqu'il tend à faire de la religion le centre de la vie individuelle, familiale, civique, à créer un milieu où toute la vie est centrée sur la religion, où le *laïcisme* est inexistant, ce particularisme est bon, et l'Église *romaine* n'a pas de plus grand désir que de le voir s'installer dans les sociétés.

Le mouvement originel du particularisme — asseoir l'Église dans les préoccupations nationales — était louable, mais il devient mauvais lorsqu'il résiste, qu'il empêche l'unité générale.

On voit donc que les Orientaux deviennent « schismatiques » au point où les mentalités s'opposent, où elles s'excluent.

On pourrait comprendre que, par un certain accord, ces mentalités se seraient harmonisées, tout en restant elles-mêmes, et il n'y aurait pas de schisme.

Rien n'empêchait, par exemple, qu'il se fit un heureux mélange, un équilibre d'*unité* et de *provincialisme*, qu'il y eût *centralisation*

et *décentralisation* : c'était une question de dosage, mais qui devient impossible lorsque les esprits sont irrités.

Et ils sont restés irrités, d'une irritation massive, *durant des siècles*, et les efforts de rapprochement n'ont fait qu'aviver encore les haines et les ressentiments.

Ces efforts venaient presque uniquement de l'Occident, en toute bonne foi, par fidélité à la mission *divine* confiée à Pierre et à ses *successeurs*. Mais l'Occident, poursuivant son idéologie, voulut trop souvent l'unité *uniforme*, il y conviait l'Église orientale; et celle-ci appelait ces efforts des empiètements arbitraires.

Empiètements, parce que, au nom de la religion, Rome, en cela conséquente avec l'esprit occidental, semblait aux Orientaux tendre toujours à *uniformiser*, directement ou indirectement, semblait croire cette uniformité nécessaire à l'unité religieuse, alors que l'Orient, soucieux surtout d'unité avec la vie nationale, ne pouvait reconnaître en ce besoin d'unité uniforme une nécessité religieuse, mais n'y voyait qu'ambition politique, abolition de ce qu'il avait de plus cher : sa culture, unie à tant de glorieuses traditions chrétiennes, et qui ne pourrait résister devant les « empiètements » latins.

Plus l'un se concentrait dans l'amour de l'unité chrétienne, plus l'autre, y voyant le sacrifice de son particularisme, se réfugiait dans ses traditions aimées, authentiquement chrétiennes elles aussi.

Reconnaître ces tendances opposées, les distinguer soigneusement du divin problème de l'unité de l'Église, où ne doivent pas entrer les conceptions particulières de telle ou telle civilisation, mais qui peut laisser, en dehors de lui, une marge suffisante aux exigences des légitimes aspirations humaines, c'est provoquer un réel élargissement du problème de l'union, et lui donner toute sa portée.

V. *Portée de ces questions.*

La portée de ces faits est grande.

Ces questions d'union, que nous avons soigneusement distinguées du problème strictement missionnaire, en sont pourtant très proches

par le rapport qu'elles ont avec les missions ; elles s'en distinguent catégoriquement, et pourtant leur solution peut avoir une influence considérable sur l'avenir des missions.

Regardons une carte, et nous verrons que les peuples de l'Orient schismatique forment un vrai pont géographique avec nos grandes missions d'Asie. Que ne firent pas les *Nestoriens*, partant d'Asie Mineure et de Perse, et formant, au ^{XII}^e siècle, une immense chrétienté au cœur de l'Asie centrale, jusqu'en Chine ! Quelle position unique n'occupe pas la Russie, qui, avec sa frontière sibérienne, rejoint immédiatement les peuples de l'Asie centrale et de l'Extrême-Orient ! Mais le trait d'union géographique est peu ; il y a un trait d'union psychologique que le proche Orient est appelé à représenter.

Ces peuples déjà chrétiens, à traditions authentiquement chrétiennes, mais qui ont su allier si étroitement ces mêmes traditions à leur esprit oriental, qui ont conservé si jalousement ce lien sacré à travers les siècles, peuvent nous montrer comment le christianisme sera viable en Asie, un christianisme à culture chinoise, mongole..., et non importé tout fait dans des cadres européens.

Si nous considérons ces Églises orientales, uniates, comme des filiales lointaines de l'Église d'Occident, dépouillées de leur vie propre, la portée de l'union des Églises, comprise de cette manière, *sera nulle*.

Mais si nous ne craignons pas de laisser à des Orientaux catholiques leur culture orientale pleine et entière, ces masses intégrées dans la grande Église du Christ assoupliront la mentalité catholique, la rendront plus compréhensive des besoins des peuples qui ont une autre psychologie, et aideront à mieux réaliser *l'universalité culturelle de l'Église*.

Une fausse ou étroite solution des questions d'union peut les dépouiller de toute valeur ; une solution loyale et franche fera beaucoup pour le reste de l'expansion de l'Église.

Neresnice (Tchécoslovaquie)

Ch. BOURGEOIS, S. I.